L'ENVELOPPE NOIRE

DU MÊME AUTEUR

Le Bonheur obligatoire
Albin Michel, 1991
et coll. « Points » nºP1536

Le Retour du hooligan
une vie
Seuil, 2006
(Prix Médicis étranger, 2006)
et coll. « Points » nºP1748

L'Heure exacte
(nouvelle édition du Thé de Proust*, Albin Michel, 1990)*
Seuil, 2007

Les Clowns : le dictateur et l'artiste
Seuil, 2009

Fiction & Cie



Norman Manea

L'ENVELOPPE NOIRE

roman

TRADUIT DU ROUMAIN
PAR MARILY LE NIR

Seuil
*27, rue Jacob, Paris VI^e^*

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

L'auteur et l'éditeur remercient Odile Serre de sa précieuse contribution à l'édition de ce livre.

OUVRAGE TRADUIT ET PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DE L'INSTITUT CULTUREL ROUMAIN DE BUCAREST

INSTITUTUL CULTURAL ROMÂN

Titre original : *Plicul negru*
Éditeur original : Editura Polirom
ISBN original : 978-973-46-0351-0
© original : Norman Manea, 1995
All rights reserved

ISBN 978-2-02-096552-1

© Éditions du Seuil, octobre 2009, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

fictionetcie.com
www.editionduseuil.fr

Dans l'encadrement du guichet, la tête gracieuse, bouclée, d'un matin de printemps. Petits yeux, noirs. Lèvres carmin, joues d'émail rose.

– Les journaux ! Ça y est, je les trie vite. Vite…

Les hommes rassemblés autour du guichet s'animèrent.

La jeune fille disparut au fond du kiosque pour ranger les paquets de journaux. Le trottoir avait rétréci. Les passants, bien plus nombreux, se déplaçaient rapidement : regards mobiles, impatients, des flots, des flots, fourmis renaissantes, pressées. La file devant les journaux s'était allongée.

– Je n'ai plus *Flacăra*, annonça la soprano. *România Liberă* c'est fini, voici le dernier. Oh ! là, là ! Dieu vous garde, mais *Filatelia* et *Pescarul*, on n'en a que rarement. Non, je n'ai pas *Rebus*, peut-être demain.

L'homme grand et pâle s'était accoté au poteau, son rouleau de journaux frais sous le bras. Il les ouvrit et se mit à les feuilleter.

– Qu'est-ce qu'ils ont dans la tête, ces gens-là, grommela une petite vieille appuyée contre la poubelle. Des journaux, des journaux, la queue pour des journaux, voyez-vous ça ! Pauvres gosses ! Comme s'ils allaient y apprendre quelque chose. Tous les mêmes, tous les mêmes, monsieur ! De l'argent jeté par les fenêtres, monsieur…

Mais le monsieur élancé, barbe, moustaches et cheveux blancs parfaitement coupés, ne l'entendait pas. Il n'entendait pas, non plus, l'allegro des talons sur l'asphalte. Il ne voyait pas l'arc-en-

ciel des jupes voletant dans le vent léger, l'éclat fugace des bas dorés, sculptant dans l'air des pattes fuselées d'oiseau avide : le printemps. Il n'entendait rien, il ne voyait rien, ce monsieur distingué, plongé dans sa lecture rapide des journaux.

– C'est comme ça, l'homme oublie vite, chevrota la même voix. Nous avons ce pays, si beau, un climat paradisiaque… Mais la nature est fichue ! On ne fait plus rien avec la nature toute seule. C'est l'homme qui fait tout, avec son cerveau. C'est pour ça que tout est fichu, c'est pour ça. Mais regardez-les ! Ils ont déjà oublié l'hiver ! Ils en ont oublié l'horreur, ils s'en fichent, ils reluquent les bonnes femmes. On oublie vite, l'homme oublie vite, monsieur…

Le monsieur n'entendait pas ; la vieille, déçue, fit un pas de côté et s'approcha d'un bonhomme ratatiné, qui ne cessait d'agiter son cabas vide.

– C'est vrai ça, c'est vrai ! grognait le petit grand-père tout voûté. Moi, ma femme est morte cet hiver. Ils ne nous ont pas mis de chauffage, ils nous ont fait geler tout l'hiver. On n'a même pas eu d'eau chaude. Elle était malade du cœur… le froid l'a achevée. C'est pour ça, monsieur, c'est pour ça, parce que les gens oublient ! Ils s'en fichent bien, râlait le petit vieux à l'intention de l'élégant monsieur, appuyé contre un poteau et plongé dans sa lecture. Regardez-les un peu ! Ils oublient tout, on peut leur faire n'importe quoi, ils oublient. Il suffit de leur donner un peu de plaisir, une belle journée, un craquelin, monsieur, donnez-leur un craquelin et un peu de soleil et voilà, ils ont oublié. C'est ça les gens…

L'élégant monsieur apparemment ne se sentit pas visé par la colère de l'inconnu. Il ne l'avait sans doute même pas entendu. Il enroula ses journaux et s'éloigna du kiosque.

Il ouvrit largement le compas de ses longues jambes. Des grands pas d'échalas, mais lents ; il était un peu apathique, ce monsieur, avec sa barbe et ses moustaches immaculées.

Une rue joyeuse, en effet. Le pittoresque bucarestois, féminin

et espiègle, un vrai *petit Paris**[1] autrefois, parole ! S'il n'y avait pas ce laisser-aller, cette précipitation partout, et cette gaieté artificielle, maladroite. Un joyeux printemps et des gens joyeux, oublieux. Joyeux aussi les journaux. Optimistes, pédagogiques, des promesses d'avenir, l'avenir radieux, pour ceux qui vivront assez longtemps.

La table de la cuisine. Le pain, le lait. Il s'était levé aux aurores pour se procurer du pain et du lait. La nappe blanche, amidonnée. Deux tasses fumantes. Un ersatz de café au lait. Un ersatz, il est loin, le café, au Brésil… Ersatz de café, et succédané de lait. La vieillesse, elle aussi est un ersatz, et le peuple a atteint le troisième âge, celui de la retraite.

Des tranches de pain compact, noir, chichement tartinées de marmelade de prunes. Mais la petite cuiller, le couteau, les petites assiettes ont l'éclat du neuf. Tout est propre, frais comme le printemps. Fenêtres ouvertes pour faire entrer l'élixir, le poison, l'illusion.

Madame Gafton ouvrit les journaux du jour. Elle chaussa ses lunettes, but une gorgée, regarda les titres de la première page, abandonna. Lire, de toute façon, elle n'en avait le temps que le soir, quand elle avait tout fini. Elle poussa la pile vers le bord de la table, près de son mari.

– C'est une vraie bénédiction, notre climat ! Cette succession de saisons. Qu'est-ce que ce serait, si nous n'avions que l'hiver ? Ou l'été, comme dans le désert ? Une harmonie comme chez nous, c'est une bénédiction… Chez nous, il y a de l'harmonie ! C'est une chance, une grande chance.

Son mari lui lança un long, très long regard.

– Oui, oui, c'est précisément ce que disait quelqu'un dans la file d'attente des journaux, tout à l'heure. C'est un cadeau de la

1. En français dans le texte comme, désormais, tous les mots en italique suivis d'un astérisque. (*N.d.T.*)

nature, ce printemps ! Ce n'est plus la jeunesse, mais c'est tout de même une renaissance, non ? Une vraie provocation, je te jure !

L'épouse retira ses lunettes, les posa sur la pile de journaux, plongea son regard dans la tasse. Silence. Puis un murmure. Oui, elle murmurait :

– Tu te rappelles quand est mort François-Joseph ?

– Elle est bien bonne celle-là, qu'est-ce qui te prend ?

– Je ne sais pas, c'est juste comme ça… j'embrouille tout. En fait c'était un homme tolérant, comme tu disais, un tolérant.

Il sourit. Il connaissait bien ces petites ruses du matin. Signes de tendresse, d'encouragement pour ses préoccupations. Elle ne lui posait pas de questions sur son étude en cours, elle savait que ça l'énervait avant de partir pour la bibliothèque. De toute façon, le soir, c'est lui qui reprendrait sans doute le sujet…

Mais le matin Veturia trouvait des formules rituelles pour lui faire comprendre que son étude l'obsédait autant que lui.

– En fait, j'étais en train de réfléchir… César, Néron, c'est quand, ceux-là ? Je veux dire, quand est-ce qu'ils sont… Et Franco, et Salazar ? Mussolini, je le sais, au printemps, c'était au printemps, n'est-ce pas ? Et le Führer, c'est pareil, il s'est flingué au printemps. Et l'autre, le moustachu, le Géorgien, il a crevé en mars, impossible de l'oublier. C'est l'assaut du printemps ?

Il approcha la pile de journaux, repoussa les lunettes à monture dorée près de la tasse. La femme arrangea ses cheveux blanchis, attachés sur la nuque.

– Oui, l'assaut, comme tu dis. L'agression du changement. Quelque chose d'incertain, d'impétueux. Je vais te lire une petite histoire dans le journal d'aujourd'hui. Et qu'on ne me dise pas qu'il ne se passe rien chez nous…

Il lissa le coin de la nappe. Elle se leva, la corbeille à pain dans les mains. Il la regarda. L'instant de paix de la journée. Le petit déjeuner lui donnait des forces ; un repère calme, au début d'une nouvelle journée. Après, c'était la course, la bousculade.

Les queues, les fiches de bibliothèque, les lettres aux autorités, encore des queues.

– Écoute. « Les faits que nous allons relater brièvement ci-dessous semblent tirés d'un film sur le Ku Klux Klan ou sur la chasse aux sorcières. La chasse aux sorcières du quartier de… » Écoute… Tu ne veux pas écouter ?

Elle déposait les tasses et les couverts dans l'évier. Elle bougeait lentement, à contrecœur. Elle boitillait légèrement de la jambe gauche, et avait du mal à se mouvoir, penchée ainsi d'un côté. Mais elle était revenue, s'était rassise. Ses mains pâles et dodues étaient de nouveau sagement posées sur la nappe immaculée.

– Donc, ils ont fait irruption dans son appartement. Et tu sais quoi ? Ils y ont mis le feu ; tu peux imaginer ça ! Ils y ont mis le feu ! Parce qu'elle aimait les animaux, tu entends ! Parce qu'elle avait des chats ou des chiens, ou que sais-je. Souviens-toi du prétexte, des procédés et surtout du nom de cette femme, de son adresse. Tu comprends, tu comprends ? Et machin, qui prétend représenter le Conseil populaire du secteur… tu entends ça, complice des instigateurs, locataires de l'immeuble. Tu fais le lien, n'est-ce pas, tu vois le lien ?

Elle le fixait, sans plus sourire, habituée à son obsession de relier les événements du jour aux recherches qu'il poursuivait à la bibliothèque. Sa manie de revenir sans cesse sur ce qui s'était passé quarante ans plus tôt. Cette fois, tout de même, sur un ton particulier. Comme triomphal. Une preuve enfin décisive, qu'elle ne parvenait pas à saisir. Mais elle sentait son trouble. Une sorte de victoire redoutée, oui. Une panique longtemps refoulée, oui, oui, qui confirmait ses attentes et semblait lui redonner de la vitalité.

Une heure plus tard, monsieur Matei Gafton demanda à la bibliothécaire plus de volumes qu'à l'ordinaire et, bizarrement, resta longtemps à regarder dans le vide, sans toucher les piles

devant lui. Il en vérifia pourtant attentivement les titres. Décret-loi 966 du 7 avril 1941 concernant l'aggravation des peines pour crimes de haute trahison et espionnage. Plumyène et Lasierra, *Les Fascismes français*. Général Ion Antonescu, *Fondement de l'État national légionnaire*, sept-oct. 1940. Lucreţiu Pătrăşcanu, *Sous trois dictatures*, Bucarest, réédition, Éditions Politiques, 1970. *Processo Graziani*, Rome, 1948-1950. Décret-loi 966 du 7 avril 1941 concernant l'interdiction pour les fonctionnaires d'épouser des étrangers ou des juifs. *Nazi Conspiracy and Aggression*, Washington, 1946… Il ne connaissait que trop bien ces titres, ils ne l'intéressaient plus. L'extension de l'épidémie, la confusion… tant de petits espoirs trompeurs, jusqu'à ce que l'invisible nœud coulant se resserre brusquement et alors il est trop tard, on ne peut plus rien faire. Hier, la maladie était encore chez le voisin, ou chez le voisin du voisin, aujourd'hui elle est en toi et c'est trop tard. Les prémices du mal dans chaque victime, pas seulement chez les bourreaux ? Les chasseurs et la proie, le feu, un lynchage, oui, oui, et le prétexte ne compte pas, il ne compte pas du tout, n'importe quoi aurait fait l'affaire.

Une explication trop simple, trop simple… La faute au printemps ? Le printemps, comme il y a quarante ans ?… Un rendez-vous ajourné, pour lequel on n'est plus fait, usé par tant de pièges, à chaque instant. Des chats, non mais, quel prétexte !

– Vous partez déjà ? demanda, intriguée, la blonde derrière le bureau.

Il haussa les épaules d'un air fautif.

Il remonta nonchalamment le boulevard. Le printemps. Des mots. Un printemps fait de mots. TNT. Poussière. Rouge. Cerises. Tendres bourgeons, une vraie publicité. Un chien et un chat. Coups, incendie, hooligans, barres de fer, appartement dévasté, le feu. La terre, l'air, l'eau et le feu. Oxygénation, aphrodisiaques, agression, le poison de la solitude. Le printemps, un rouleau de mots.

Il s'assit sur un banc, dans le petit parc désert. Des mots. Le

cerveau produit constamment des mots, on les entend couler à l'intérieur de soi. Dévastation. Feu. Barres de fer, coups. Rancune. Rouge. Crématoire. Éphémérides. Le corps des éphémérides. Chocs magnétiques. La soie qui crisse, déchirée. Idylles morbides, la brise de la nuit. Les caprices de la fatigue s'enveloppaient de mots comme d'une pellicule protectrice. Moments d'absence, il connaissait le danger de ces illusions séniles.

Il devrait peut-être aller voir Tolia pour lui montrer le journal. Les réactions de Tolia étaient puériles et imprévisibles. Il jouait à merveille la vitalité, rayonnant même d'une sorte d'excitation bénéfique. Il pourrait hurler, jurer ou mettre le feu au journal, ou tout simplement jeter dehors l'hôte indésirable. Indésirable ? Difficile de dire qui est l'indésirable. En définitive, c'était Tolia le locataire, pas lui. Alors… oui, ce serait bien d'aller voir Tolia ; et puis les visites étaient rares, le locataire ne devrait pas se plaindre. Rares, mais tiens, la dernière datait d'hier. Il frappa timidement à la porte. Pas de réponse. Pourtant Tolia était chez lui. Il était chez lui, on l'entendait, mais il ne voulait pas ouvrir. Il frappa encore une fois, deux fois, puis ouvrit la porte avec précaution. Monsieur Tolia Voinov tourna à peine la tête. Il avait reconnu l'intrus, sans le gratifier du moindre salut. L'hôte resta sur le pas de la porte, indécis. L'attente ne dura qu'un instant. Tolia cisailla l'air de ses jambes et bondit sur le seuil, face au fantôme.

– C'est donc vous, mon bienfaiteur ! Soyez le bienvenu…

Une révérence jusqu'à terre. Puis un pas de côté pour faire place à l'hôte distingué. Celui-ci décida finalement de faire la seule chose possible : il sourit. Il regarda le professeur et élargit son sourire. Oui, son locataire n'avait pas changé. Pantalons blancs à rayures, pull blanc, chaussures de sport blanches. Rasé, chauve, tout frais. Pas de doute, oui, c'était bien le même Tolia. Il s'assit sur l'une des deux chaises de sa cellule de moine.

– J'ai de mauvaises nouvelles…

– Dieu merci, dit le professeur en s'inclinant. Allez-y, *panié*.

J'offre un café comme récompense. Videz votre sac ! Vous aurez un vrai café, *hundert prozent*, pas la pisse d'âne que l'on boit dans notre société à développement multilatéral. Si les nouvelles sont sérieuses, c'est-à-dire mauvaises, vous aurez un super-café. Super, tout droit venu du chaudron d'Allah.

Il tournait et virait dans le bazar de sa turne, parmi les livres, les cravates, les cahiers, les cabas ; comme un prestidigitateur, il avait déjà pêché le thermos et la tasse. Voici le café ! Une grande tasse verte, bien pleine, sur la petite table de métal entre deux chaises.

– Pour moi seulement ?

– Moi, j'en ai bu toute une citerne, mes pistons déconnent déjà à bloc. Buvez tranquillement, ne vous pressez pas, préparez vos imprécations en toute quiétude. Aujourd'hui je suis tout à vous, *gospodine* Matei. Vous m'avez trouvé, c'est bien ma chance !

L'hôte buvait en souriant, il temporisait.

– Pour nous faciliter la tâche, je vais vous exposer le problème moi-même, reprit le professeur, impatient. Je vais vous dire de quoi il retourne. Sinon, vous allez prendre des voies détournées, partir de Katmandou… Vous avez besoin de la chambre, dites-le carrément. Je dois libérer le caveau, c'est ça ?

L'hôte faillit s'étrangler en buvant.

– Non, non, pas du tout. Je voulais juste te… t'informer… on va procéder à des réductions massives de personnel. On prendra aussi en compte les dossiers politiques. Comme dans les années cinquante. C'est la vie : être congédié ce n'est pas drôle. Et je ne vois pas ce que je pourrais faire pour t'aider.

Il avait parlé rapidement, il soupira, soulagé. Un long silence suivit, comme un écroulement, une perte de contact. À un moment donné, la voix du professeur. Rajeunie, mordante.

– Alors, maintenant que monsieur est retraité, il s'occupe d'un tas de choses bizarres, pas vrai ? Il écrit tous les jours aux autorités, m'a-t-on dit. Pour racheter vos péchés des années cin-

quante ? À cette époque, vous étiez journaliste et vous écriviez tous les mensonges qu'on vous demandait et tous ceux qu'on ne vous demandait peut-être pas, mais auxquels vous croyiez. Aujourd'hui vous voudriez racheter votre passé. Donc, vous rédigez des plaintes, des critiques, des suggestions… Vous contestez, vous signalez des faits, vous lancez des propositions, un vrai journaliste bénévole ! Courageux, prêt à nous rendre service, à nous autres pécheurs. On a ressorti les dossiers politiques, comme en cinquante, c'est bien ce que vous disiez ? Et pourtant les choses ne se répéteront pas, c'est ce que vous dites ? Alors pourquoi ne pas écrire sur tout ça ? Maintenant les risques sont moindres et vous touchez votre retraite tous les mois… Vous nous aidez, nous autres pécheurs, pas vrai ? Peut-être me dégotterez-vous un autre job ? Parce qu'il y a un siècle, à Polytechnique, vous avez été camarade de promotion de mon frère, pas vrai ? Actuellement citoyen argentin, dans cette maison de fous qu'on appelle Buenos Aires. Une des plus belles au monde, dit notre ami Marga. Et il s'y connaît, il travaille dans un asile de fous !

L'hôte courbait le dos, la tasse à la main. Tolia ne le regardait pas.

– Qu'est-ce que vous voulez, que je demande à votre condisciple argentin de m'aider ? Que je demande l'aumône à mon petit frère ? Mon boss de frère est fichu, sachez-le. Que voulez-vous… la piscine, les voitures, la ferme, la maison, les comptes en banque, les vacances, tout ça c'est fatigant. Vous voudriez que je lui écrive pour évoquer nos années d'enfance, le manteau de la cheminée et la maison familiale ? Il va se mettre à pleurer et se précipitera chez son psy…

– Allez, n'exagère pas. Il t'a tout de même écrit, il me semble…

– Bien sûr, bien sûr, je n'ai eu que des joies. De la correspondance ! L'étranger ! Les pays capitalistes ! Les dictatures militaro-fascistes ! La parentèle qui a quitté le pays, attirée par le mirage de l'argent et de la vie facile, qui nous envoie son aumône à Pâques

et à Noël, sa monnaie convertible. Moi, je ne suis qu'une doublure, camarade Gafton ! Une épave du passé déguisée en bouc émissaire. Le bouc émissaire, c'est ce qu'on disait dans les séminaires politiques, non ? Mais je sais que vous pourriez m'offrir une compensation, un job, un hobby payé… Payé, pas comme les nouvelles occupations de monsieur, qui ne sont que remords sans salaire. Qu'en dites-vous, hein, vous m'engagez ?

– Je ne comprends pas. Excuse-moi, mais je n'y comprends rien.

– Boon, donc, vous ne comprenez pas. Quand quelqu'un ne comprend pas, on lui explique. Boon. Vous vous souvenez de la « grande tragédie » ?

Gafton se taisait. Il s'était contenté de changer de jambe d'appui.

– La tragédie de la famille ! La Mort, monsieur… Il n'y a pas d'autre tragédie que ça, la Mort. Le Grand Scénariste des cieux nous a engagés pour ça ! Voilà comment il s'amuse, pas vrai ? Donc, la mort… vous vous souvenez de l'enterrement ? C'est-à-dire de ce qui est arrivé à mon père ?

– Oui, oui, bien sûr, je m'en souviens, dit précipitamment l'hôte, embarrassé.

– Boon, donc vous vous en souvenez. Suicide, crime, accident, qu'est-ce que c'était ? Ou bien vous ne vous en souvenez pas ? Peut-être ne vous en souvenez-vous pas, vous portiez un autre nom… tout avait un autre nom.

– Comment, que veux-tu dire ? Que veux-tu dire…

– Comment ça, « comment » ? C'est tout simple : vous n'allez tout de même pas me dire que vous vous appeliez Gafton à l'époque. Ou bien je me trompe ? Enfin, passons. Donc, vous êtes maintenant journaliste à domicile.

– D'où sors-tu ça…

Le journaliste rougit, pâlit, devint brusquement cramoisi.

– Pas de lézard, *panié*, il n'y a pas de quoi avoir honte. Il y a des marottes sympathiques, candides, il n'y en a pas que des

indignes et des abjectes. Votre marotte tardive, comme celle de vos débuts, est humanitaire. Maintenant elle est sympathique parce que inutile et bénévole. Donc, vous écrivez maintenant comme correspondant des masses… boon. Des lettres à la place des articles. C'est exact ? C'est exact. Comme ces policiers latino-américains, qui décident de former leurs propres bandes pour faire leur fête aux voyous, mais en tant que particuliers, avec une expérience de policiers. Boon. Seulement, monsieur a d'autres passions… J'allais dire d'autres manies, excusez-moi. Donc vous faites de la recherche… Vous scrutez le passé pour oublier le présent ou pour mieux le comprendre. Ma foi, ce ne sont pas mes affaires. Mais votre affaire est ou peut aussi devenir la mienne. Nous pourrions nous occuper tous deux de la même période, avec des intentions différentes. Mais moi, je serais payé, qu'en dites-vous ?

– Je… je ne vois pas où tu veux en venir…

– Où je veux en venir ? Je vais m'énerver, voilà où je vais en venir ! Il faut que je trouve une parade… un amusement, un hobby, comme on dit dans le paradis capitaliste. Pour ne plus m'ennuyer ! Il n'y a pas de pire tragédie que l'ennui, pas même la mort. Le Vieux Scénariste du ciel attend que nous l'amusions, pas vrai ? C'est pour ça qu'il nous a créés. Puis-je devenir le collaborateur de la grande œuvre de monsieur ? J'établirai l'arbre généalogique de ma famille et je m'occuperai du chapitre mystérieux. Qu'en dites-vous ? Je ne sais pas comment sont les autres, mais moi, quand je pense à la chaleur de la cheminée, à mes années d'enfance, j'écris les Mémoires de ma famille décimée ! Vous me payez, hein, vous payez ma collaboration ?

Le silence retomba. Le silence se prolongeait, le professeur sentit, sans doute, qu'il avait un peu dépassé la mesure.

– Je vous refais un café, monseigneur ? Je n'ai rien d'autre à vous offrir. Vous ne buvez pas, vous ne fumez pas, je le sais, et c'est le jour de congé de mes dames, je ne peux pas vous les proposer. Mais un vrai café, de nos jours, c'est une véritable

provocation, croyez-moi. Quasiment un attentat contre l'harmonie sociale. Un kilo de café, au marché noir, ça vaut un mois de salaire, vous voyez ça…

L'autre ne répondit pas. La fenêtre s'obscurcissait, le soir tombait. Les mouvements s'étaient ralentis, la voix s'adoucissait.

– Non, il se fait tard et j'ai du mal à m'endormir. Parlons plutôt de ce travail…

– Eh, que dire ? Si je comprends bien, vous ne pouvez pas m'aider. Vous n'êtes plus le journaliste officiel d'autrefois qui donnait un coup de main à ce fou de Marga, le médecin des fous, pour me sauver et me faire venir dans l'illustre capitale, au poste envié de réceptionniste de l'hôtel Delacramouille. Oh ! pardon, je sais que vous n'aimez pas les grossièretés. Disons plutôt Delafoufounette. C'est l'expression populaire : la foufounette.

– Oui, ce ne sera pas facile de trouver un emploi. Mais il y a un problème plus compliqué que ça.

– Ah bon ! S'il y en a un plus compliqué, nous voilà bien ! Je vais vraiment me mettre à correspondre avec l'Argentine.

– C'est cette histoire d'hôtel. Tu sais bien ce qui s'y passe. Le personnel, les diverses relations et les obligations.

– Ah ! vous connaissez donc le réseau, je vois. Auriez-vous travaillé aussi dans cette branche-là ? Vous avez fait tous les métiers, jusqu'à celui de révolutionnaire professionnel, non ? C'est pas vrai ? Dites-moi, allez, dites-moi que ce n'est pas vrai.

– Arrête de faire l'imbécile. Personne ne croira que tu t'es contenté d'être un brave réceptionniste ne connaissant que son travail, l'équipe de jour ou l'équipe de nuit et voulant toucher sa paye. Avoir été réceptionniste dans ce genre d'hôtel, ce n'est pas la meilleure recommandation, tu comprends. Sauf si tu veux entrer dans la pègre. Tu vois ce que je veux dire.

– Je comprends, je comprends. Cela signifie que nous ne pouvons continuer cette conversation dans l'obscurité, cama-

rade. Il ne faudrait pas que l'on croie à une conspiration, camarade Gafton, et laisser penser que nous profitons de l'obscurité…

On n'avait pas entendu bouger le maître de maison, mais quelque part un lumignon s'alluma. Une ampoule étroite, de la taille d'une bougie, pincée au coin d'un cahier, au pied de la table. Une lumière fragile, laissant à peine entrevoir la trogne de consul romain du réceptionniste. Parfaitement rasé et presque trop pâle.

– Puisque aussi bien on en parle… vous allez finir par avoir des ennuis, *môssieu'*, avec vos lettres de journaliste indépendant. Écrire des pétitions pour le bien de l'humanité ! Et cette histoire avec votre nom, je n'y ai rien compris… pourquoi faire le bien en changeant de nom ? Mes ancêtres ou les vôtres en ont changé pour bien d'autres raisons, pas vrai ? Pas vrai ? Hein ? Nous autres, métèques, pas vrai ?

On n'entendit aucune réponse, pas même un soupir.

– Quel aplomb de prendre le nom de sa femme ! Et ce, juste après la guerre ? Parce qu'un de ses frères était de ces Heil Hitler mais qu'elle était innocente ? Et, dans les années cinquante, monsieur présente sur un plateau sa biographie immaculée d'apôtre communiste, pour défendre le principe de l'objectivité ! C'est comme ça que vous vous justifiez ? C'est bien ça, Herr Gafton ?

Herr Gafton se tint coi, pas de réponse. Si, on entendit quelque chose, comme un chuchotement.

– Je me suis dit que tu pouvais essayer de faire des traductions pendant quelque temps. On trouve des pistons dans ces coopératives qui s'occupent de traductions techniques. Voire dans une maison d'édition. En attendant, ce serait tout de même quelque chose.

– Traducteur, boon ! *Traduttore traditore*, c'est ce qu'on dit. Nous faisons tous de la traduction, c'est maintenant la loi pour survivre, pas vrai ? Boon. Nous sommes tous des doublures et des traducteurs, non ? Et le dossier du traducteur alors ? Son

CV, son casier ? La mère, le père, les frères, les sœurs, l'appartenance politique…

Surtout pour les cas spéciaux ! Moi, être cas spécial, Argentine, cas spécial. Le cirque Argentine, les généraux qui ne cessent de visiter notre pays ; nous sommes des sœurs latines, voyons, et des ménageries jumelles, n'est-ce pas ? Et puis, que savez-vous, *gospodine*, de la fonction de réceptionniste au temple des baiseurs ? Vous n'avez aucun moyen de le savoir, *panié*. Parce que avant d'arriver aux saints et à leur Star Suprême, les courriers et les intermédiaires nous tuent. Les petits auxiliaires, les doublures, moi aussi, voyez-vous. Une doublure, mon bon monsieur, vous ne le savez que trop. Un monde de doublures, c'est ça notre cirque… N'importe quel locataire de notre planète meurtrie sait déjà cela. Tout le monde le sait, très cher. Vous aussi, j'en suis sûr.

Monsieur le professeur se tenait dans le rayon de l'humble lumignon, Herr Matei, dans l'obscurité, subissait en silence la logorrhée de son locataire, Anton Vancea Voinov, dit Tolia.

Après une pause pour souffler, la réplique vint enfin.

– En fait, je venais te proposer… pourquoi se voiler la face ? Si tu as besoin, si tu avais besoin, voyons, d'un peu d'argent. Je ne suis pas bien riche, tu le sais. Je venais cependant t'offrir… je pourrais… je suis disposé à…

– Un prêt ? Sous forme de prêt, n'est-ce pas ?

– Ben oui, bien sûr. Autrement…

– Boon, c'est parfait ! Un prêt, oui, j'accepte. Vous voyez, *panié* Matei, j'accepte. Je suis d'accord pour le prêt. N'importe quand, n'importe comment, n'importe quel montant. J'avais peur de trouver, après votre départ, une enveloppe bourrée de billets tout neufs. Vous êtes toujours resté dans le noir, vous pouviez, sans vous faire remarquer, glisser ce cadeau délicat. Je n'aime pas les philanthropes, vous savez. Je suis content que vous ne fassiez pas partie de cette catégorie douteuse. On est même légèrement radin, hein, monseigneur Gafton… J'espère que vous

ne prenez pas mal le fait que je vous aie observé attentivement. J'avoue une estime inébranlable pour cette marque de sérieux. L'avarice est une chose sérieuse, elle mérite tous les honneurs ! Il n'y a que les imbéciles pour penser que c'est un défaut. Je suis d'autant plus touché par votre proposition, vous savez.

Le regard rivé sur la vitre sombre, le professeur parlait à toute allure, tout contre la fenêtre, sans se tourner vers son interlocuteur. Les phrases semblaient venir par ricochet de l'écran de verre, de l'obscurité de la nuit. Il le sentait sans le sentir : son hôte s'était levé, il se trouvait près de la fenêtre… tout près, il le sentait sans le sentir ; ce grand échalas de Gafton était déjà à sa gauche, comme penché sur une ombre invisible. Il le sentait sans le sentir, de toute façon, cela lui était égal… ce balourd avait déjà fait demi-tour, lentement ; son crâne net apparaissait, sphère luisante, dans le mince cercle de lumière, comme auréolé. Oui, oui, lui, Tolia, avait déplacé le cahier et l'ampoule sur une étagère, pour que la sainte lumière tombe sur cette calvitie et il regardait avec étonnement le grand échalas comme s'il venait juste de découvrir sa présence.

– Ai-je dit quelque chose qui vous fâche, monseigneur ? Ma gaieté débridée vous incommode ? C'est un jeu ingénu. On peut tout aussi bien l'ignorer. Vous n'avez pas à vous en faire. Je ne vous enquiquinerai pas avec mon mélodrame, je ne suis pas un casse-pieds. Pour ce qui est du prêt, une autre fois. Quand cela se présentera. Une autre fois. Quand nous commencerons nos séances de souvenirs…

Puis il se tut, longuement. Il rassemblait sans doute ses forces pour la dernière fanfaronnade. Effectivement, sa voix devint grave, calme, basse, sans le moindre aigu.

– Je me fiche de tout, monseigneur, sachez-le. Vous entendez, je me fiche de tout… vous vous souvenez de mon père ? Il croyait passer au travers. Philosophe ! La Sorbonne ! *Magna cum laude !* Flop… il a fini par ouvrir un dépôt de vins, vous le savez. Pour s'en sortir… Il croyait s'en sortir, le vin est un combustible

toujours nécessaire. Même dans les époques de calamités, surtout dans les époques de calamités. Regardez autour de nous comme les gens se pressent pour acheter ce vin dégueulasse, fait de tout et de n'importe quoi. Le réceptionniste Vancea se fiche de s'en sortir ou pas ! Je me fiche de tout, rappelez-vous ça. Mais lui, il ne s'en fichait pas. Philosophe, la Sorbonne ! Quand il a compris ce qui l'attendait dans le paradis où il était revenu, il s'est fait tout petit. Avec des relations, de l'argent, un dépôt de vins… on s'en sortira. C'est ce qu'il croyait, le philosophe. Il ne s'en est pas sorti, comme vous le savez, il ne s'en est pas sorti. Moi, je m'en fiche, même si je m'en sors d'une manière ou d'une autre. Je m'en fiche. Mon indifférence est plus dure que le diamant ! Mon indifférence est du diamant, monseigneur, plus dur que le cœur de Sa Majesté le Scénariste Suprême, caché partout, et toujours introuvable. Partout et nulle part, ben oui, sa dernière astuce…

Il ouvrit brusquement la fenêtre. Les ténèbres s'engouffrèrent, véloces, parfumées, perfides. Un coup de fouet violent. Le professeur chancela, se ressaisit, prit son hôte par les épaules. Doucement, avec nonchalance, il le poussa vers la porte.

– Vous êtes revenu ? murmura la blonde assise au bureau, stupéfaite.

Matei Gafton sourit d'un air complice. C'était un habitué de la maison, comme on dit, il passait le plus clair de son temps à la bibliothèque, pourtant il hésita avant de s'expliquer.

– Oui, j'ai finalement renoncé à rentrer chez moi. Mon épouse donne des cours dans notre appartement jusqu'au soir et je la dérangerais. Quant à mon voisin et ami, il est parti à la recherche du Grand Scénariste, répondit, tout content de sa plaisanterie, le lecteur revenu aux joies de la lecture.

Je me suis un peu reposé dans un parc. C'est un printemps agressif, je dirais… confia timidement le distingué lecteur en se dirigeant vers sa place habituelle, au fond, près de la fenêtre.

Des piles de livres et de journaux anciens s'amoncelèrent bientôt sur la table de monsieur Matei Gafton.

Activité du ministère de l'Intérieur sous le régime de Monsieur le Maréchal Antonescu, Société Nationale d'Éditions et Arts Graphiques Dacia-Traian, 1943. Décret-loi d'octobre 1940, réorganisation du Sport roumain. Décret d'octobre 1942. Propagande, Danger. Existence et intérêts de l'État, 1940, 1942, 1943. Commissaires à la roumanisation, peines pour haute trahison, condamnation à mort pour les déportés qui reviennent clandestinement, oui, oui, tout était là. *Décret concernant l'interdiction de se marier avec des étrangers ou des juifs. Processo Graziani. Aggravation des peines pour haute trahison et espionnage* auquel était venu s'ajouter le *Mémoire des 65 intellectuels roumains, adressé en avril 1944 à Ion Antonescu, pour faire sortir la Roumanie de la guerre*, etc. Et, oui, oui, il y avait aussi les journaux, oui, oui, et les livres, la bibliothécaire connaissait déjà le menu. Mais, cet après-midi-là, le studieux retraité n'avait pas envie de continuer ses recherches. Le printemps contrariait les lectures et l'étude : la salle était déserte, à part quelques vieillards maniaques. Maniaque, c'est aussi ce qu'on pouvait dire de lui, avec ces fiches et ces citations pour une étude que personne ne lui demandait, n'attendait ni ne souhaitait. Il avait mal à la tête. Non, aujourd'hui il n'arriverait pas à travailler. La faute en était au printemps… le trouble… les migraines… un rendez-vous longtemps ajourné, pour lequel ne sont plus faits des captifs dressés à longueur de temps… Ce tumulte étourdissant, un mirage auquel on ne pouvait se fier.

Monsieur Gafton porta machinalement la main à son front, pour en essuyer la sueur. Un tourbillon, oui, oui !

Il se pencha sur son cahier, décidé à écrire. « Dans une société nouvelle, l'éthique et l'équité doivent être autant des principes de législation que de vie. Les fonctionnaires, quel que soit leur rang, devraient être les premiers à les respecter. Juste un exemple : le colis que j'ai reçu ces jours-ci d'un ancien collègue. Eh bien, vérification faite du contenu énuméré par la poste argentine,

certains articles avaient disparu. » Oui, il reconnaissait ses propres mots avec dégoût.

Il déchira la page, la jeta au panier. Une autre page pleine : le brouillon d'une autre lettre. « Je ne suis pas coutumier des lettres anonymes, comme vous pouvez le constater. J'assume mes petites réclamations et suggestions. Petites, peut-être, mais importantes. Il faut corriger, améliorer ce qui dépend de nous. Au moins ça. Je vous ai signalé la qualité déplorable des ascenseurs portant la marque *Ascensorul*. Eh bien, avant-hier… » Il était écœuré, oui, il fallait le reconnaître. Il était écœuré et pourtant incapable de renoncer à ces messages, soigneusement calligraphiés, par lesquels il signalait au monde son existence, sa persévérance, son échec.

Son regard se perdit au loin, avant de revenir se pencher, obstiné, sur les mots : « À la Fourrière, chers camarades, il est des pratiques que les amis des bêtes ne sont pas seuls à trouver inadmissibles. La loi prévoit un délai de trois jours pour permettre aux possesseurs d'animaux perdus de venir les récupérer. La seule façon de savoir si l'un d'eux s'y trouve est de visiter cette institution. Mais l'accès en est interdit, les gens se pressent en vain devant le portail, prêts à payer une taxe pour récupérer leur compagnon perdu. Camarades, le mépris du droit élémentaire… »

Dans le parc de l'hôpital, les patients faisaient leur promenade. Le docteur s'assit sur un banc. Il retira ses lunettes, se massa le front et, la blouse ouverte, essaya de se détendre.

Son collier de fine barbe noire était trempé de sueur. Il l'essuya avec son mouchoir, tentant d'oublier sa fatigue. Il croisa ses bras courts sur son ventre rebondi, se laissa glisser contre le dossier. Ses mains, ses épaules étaient molles, mais ses jambes semblaient de plomb. Il sombra dans une douce torpeur.

Son assistante lui apporta une tasse de thé froid et des comprimés dans un sachet de papier. Le docteur caressa de nouveau sa barbe noire, remit ses lunettes fumées. Il avala la poignée de comprimés et but le thé à petites gorgées.

– Vous êtes fatigué. Vous ne vous ménagez guère…

– Oh ! se ménager ! On tient le coup, comme on dit.

– Vous fumez trop. Vous mangez à la va-vite, vous ne dormez pas assez. Vous savez bien qu'avec votre cœur… ce n'est pas permis. Vous faites tout ce qui est défendu, comme un malade qui ne sait pas de quoi il retourne.

– Justement, je le sais. Subitement, c'est ça la solution.

Suivit un long silence. La brise perfide et parfumée, longue queue invisible de paon sur le ciel diaphane. Oui, le bourdonnement des éphémères, l'assaut impétueux du printemps, ses folles provocations. Tout cela semblait venir d'un autre temps, d'un autre monde.

L'assistante contemplait le ciel, mais elle sursauta soudain.

– Il faut que je vous lise quelque chose. Vous allez voir jusqu'où on peut aller.

Ses petites mains, aux doigts chargés de bagues, déplièrent le journal qu'elle tenait sous le bras.

Marga n'avait pas l'air d'écouter. La voix de la femme s'élevait de plus en plus forte.

– « … *Ceux qui essayent d'intervenir sont malmenés par les hooligans. Les services du maintien de l'ordre sont alertés… Ils font une descente sur les lieux. Ils exhortent les esprits à se calmer et se retirent.* » Vous entendez ça, docteur : « ils exhortent ». Comme si… passons. Écoutez, docteur, vous entendez ça : « *On continue de dévaster l'appartement. Les fonctionnaires de police reviennent, ils appellent de nouveau au calme et se retirent.* » Vous entendez, « ils appellent »… « *Les représentants de l'ordre interviennent une troisième et dernière fois. La bande ne quitte le terrain qu'une fois fatiguée, quand cela ne l'amuse plus.* »

La voix s'était tue, mais l'auditeur ne réagissait pas. Comme s'il somnolait. Non, il ne somnolait pas.

– Je crois bien que nous avons de la visite, souffla le docteur.

Une femme menue, svelte, en tailleur brun, avançait dans l'allée. Une démarche appuyée, martelée. L'infirmière l'avait, certes, reconnue tout de suite, mais, impassible, elle reprit sa lecture. « *Aussi incroyable que cela paraisse, les choses se sont passées ainsi. En plein jour, au vu et au su de tout un quartier…* »

Le médecin s'était déjà levé. Il ajusta ses lunettes pour cacher son œil absent, il souriait, la jeune femme souriait aussi, ils se serrèrent la main. L'assistante leva un instant les yeux de la page et reprit, agacée : « *À l'heure où nous écrivons ces lignes, l'appartement X de la rue Y présente l'aspect d'un lendemain de bombardement, d'incendie, de cataclysme…* » Ortansa, l'infirmière dodue, se tourna vers le docteur, sans un regard pour la visiteuse. Elle fit la moue de ses grosses lèvres fardées d'un rouge gras.

– Écoutez-moi ça, elle s'est enfuie de chez elle ! La victime

dort chez des amis, des membres de sa famille, c'est ce que disent les journaux. La victime craint que l'agression ne se renouvelle…

On ne savait pas si cette information faisait partie du texte ou si c'était un commentaire personnel.

– Voilà où nous en sommes ! Je vois d'ici la malheureuse finir comme patiente chez nous, elle, et non ces fous furieux qui voulaient l'incendier chez elle. Ceux-là, ils s'en sortent peinards, vous m'entendez ! Personne ne va les interner comme il faudrait…

En colère, elle regardait ses deux auditeurs indifférents comme s'ils étaient impliqués dans cette affaire, ou coupables, elle les englobait, en réalité, dans une frustration bien plus large.

Elle se pencha, ramassa sur le banc la soucoupe, la tasse à thé et le sachet en papier qui avait contenu les comprimés. Elle garda le tout sur ses genoux et resta là, immobile. Installée commodément, elle contemplait en souriant les légers nuages violets. Le crépuscule, les nuages courant sur le ciel printanier… mais le docteur semblait ne rien remarquer, attentif à la seule arrivante.

Marga ne regardait que la visiteuse. Irina avait compris, elle sourit. Le docteur lui entoura tendrement les épaules en se dirigeant vers le cabinet.

Une longue journée, bizarre. Une journée qui l'avait fait tourner en rond, tourneboulée jusqu'au vertige. Elle avait éprouvé, à plusieurs reprises, le besoin de se recueillir dans le calme d'une église, mais elle se retrouvait finalement dans le cabinet de Marga.

Ce matin, à l'arrêt de bus, elle avait la tête pleine de mots-refrains aux cadences étranges, une sorte de transe stupide. *Du point de vue de la mort… point, point, point… point de vision maximale, nuit parfaitement claire, les morts absents, comme les vivants… point fixe, final, éblouissement et aveuglement.* Comme une incantation. Une sorte d'impulsion sénile, un malheureux point à peine visible, surgissant encore et encore. Éblouissement, aveuglement, oui, oui, un aiguillon phosphorescent du néant, la

nuit parfaitement claire, les morts absents, comme les vivants, oui, oui.

Bruits. Bavardages basses babils. Elle entendait, quelque part, au loin, le spectacle du monde. Les camions, les tramways, les roues, pfuit, pfuit, fouettant l'asphalte, les voix rebelles, le sifflet de l'agent de la circulation, les roulés-boulés d'une boîte de conserve, la sirène de l'ambulance, le bruissement des queues hystériques pour les journaux, les pommes de terre, le papier hygiénique, l'aspirine.

Elle ouvrit les yeux : un groupe d'enfants de maternelle se mettait en rang pour traverser la rue en direction du parc.

Un être diurne, voilà ce que j'étais. La nuit me faisait peur. Bourbier perfide, barbare.

Solaire et concrète, c'est ce que j'étais, prête à m'accrocher à toute chose visible, vivante… quand donc tout cela a-t-il changé ? Livrée maintenant à la nuit, seul refuge. Le temps et la géographie de la nuit ont remplacé mes jours. Maintenant, au cœur de cet aveuglement torride, on ne pourrait même pas reconnaître mon visage.

Le feu était passé au vert. La rangée d'enfants s'avança timidement. Sourires crispés, menottes serrées l'une dans l'autre. Une maîtresse rondelette fit signe de commencer à chanter. Un murmure prolongé, léger, piou, piou, doux, sans vigueur, anesthésié. Convoi d'ombres. Dodelinantes, somnolentes.

Irina referma les yeux, serra violemment les paupières, les rouvrit. Elle traversa, monta la pente pavée menant au parc et s'assit sur le premier banc, sous une voûte de branches.

Elle sortit le journal de son sac, le déplia. *NOTRE VIE*. Le journal de l'Association. Ce titre en grosses lettres rouges, elle le connaissait depuis des années. Le slogan au-dessus : *Prolétaires de tous les pays, unissez-vous !* était imprimé sur tous les journaux et les magazines du pays, dans tous les bureaux, toutes les écoles, tous les hôpitaux.

Elle lut et relut cet appel. Comme si elle était confrontée pour

la première fois à son urgence, scandée avec vigueur, exigeant une réponse. Et si, et si… se retrouva-t-elle en train de murmurer. Union, union urgente, et si…

« Les tâches complexes de l'Association, les nouvelles exigences de l'étape actuelle. Les indications et les orientations du Secrétaire Général concernant le rôle des organisations de masse et des organisations citoyennes dans la réalisation de la politique générale. »

Elle tourna la page, le papier de mauvaise qualité menaçait de se déchirer, l'encre lui avait déjà noirci les doigts. « Le titre de "meilleur serrurier de l'Association". Hommage à notre bien-aimé *Conducător*. La Fête du travail. Le photographe émérite de l'Association. L'éducation des membres dans l'esprit de l'éthique et de l'équité socialistes. » Page suivante. « Deux décennies depuis le IX^e^ Congrès. La professionnalisation des handicapés et leur intégration dans la production. » Et ainsi de suite… « Relations d'amitié et de collaboration avec les associations similaires d'autres pays. Championnat de foot de l'Association des handicapés. L'esprit de l'éthique et de l'équité socialistes. Le combat pour la paix et l'extension des relations extérieures. Tester les élèves handicapés. Les exigences de l'économie socialiste. La protection du travail. L'exposition de photos au Jubilée de l'Association. L'insertion des handicapés. Hommage à notre bien-aimé *Conducător*… »

Assoupissement, torpeur et vide et amertume paresseuse, paresseuse. Elle aurait voulu poser ses mains contre un mur sacré pour en sentir la fraîcheur, puis demander : « Sommes-nous pires que les autres ? » et attendre l'écho, l'écho de ces vaines paroles. Oui, et elle aurait collé ses mains réunies tout contre le mur d'une chapelle solitaire pour poser des questions sans réponse. Les voix, à côté d'elle, la réveillèrent.

– Une hyène, voilà ce qu'elle était. Elle s'est plainte du directeur des centaines de fois. Elle criait au beau milieu des réunions qu'il avait trahi sa classe… Tu te rends compte d'une démagogue !

Deux jours avant les congés, il l'a fait venir à son bureau. On aurait dit un taureau blessé. Tu es pire que Tunsoiu, criait-il. Tu ne la connais pas, celle-là, elle a eu de l'avancement, elle est au ministère depuis longtemps. Une analphabète, une magouilleuse, elle envoyait les gens faire ses courses, elle exigeait des cadeaux de tout le monde, elle se faisait payer par n'importe qui. C'est ce qu'il lui a crié, tu es pire que Tunsoiu ! Je t'ai aidée, j'ai sauvé ton ménage, je t'ai donné de l'avancement, je t'ai défendue quand on se plaignait de toi, je t'ai envoyée à l'étranger, j'ai passé l'éponge sur ton histoire avec ce chauffeur. Mais tu as fait de ton service une véritable porcherie, des cabinets publics, où tout le monde peut venir vomir quand il veut… il y a eu de ces cris, on les entendait depuis la grande salle !

Recroquevillée sur son sac à main, Irina ne bougeait pas. Comme si elle n'avait pas senti les deux petites jeunes filles s'asseoir à côté d'elle. Elles non plus ne lui prêtaient aucune attention.

Les voix ondoyaient, un doux clapotis. Celle qui était à l'autre bout du banc avait un timbre grave, puissant.

– Le directeur lui a crié : Ouste ! Tu entends, fiche le camp, c'est ce qu'il criait. Je pense qu'il a dû avoir peur, après. Elle représentait le Parti, c'est comme ça qu'elle se présentait, Bretan : le Parti. Il lui en a fallu du courage pour la mettre à la porte, ça pouvait passer pour une insulte… tu sais bien comment ça se passe, ça peut mal tourner et plus moyen de s'en tirer !

Irina se leva, les deux petites pies se turent.

« Sommes-nous pires que les autres ? », était-elle prête à demander au néant. Oui, aurait-il répondu, puis il aurait dit : Non, sans savoir quelle était la réponse la plus triste, pour finir par ce « je ne sais pas » plus angoissant que tout et il aurait rappelé les jeux profanes de la fourmilière… la fabrication du beurre, le rivetage des bateaux, la confection des uniformes, la danse, les discours, pinces bicyclettes perruques disques cravates

trains conserves soutiens-gorge canons livres, toute la surenchère inventive du superflu.

– Oh, ooh ! Ina !… il y a bien dix ans que je ne t'ai vue.

L'homme lui avait tapoté l'épaule.

Devant un éventaire de livres, dans la rue, Irina feuilletait un guide des plantes médicinales. Remèdes anciens, graines et herbes.

Il était grand, imberbe, pâle. Des lèvres épaisses, un long nez, une calvitie en pleine progression, des lunettes. Complet chocolat, cravate café, visage blanc, laiteux.

– Il me semble que tu n'avais pas de lunettes… balbutia-t-elle, désorientée.

Ştefan Olaru, l'ingénieur. Major de promotion. L'ambitieux qui, par ses efforts et son acharnement, avait pris la première place, celle qui revenait à un autre, trop bohème, trop insouciant. Donc Ştefan, dit Fănică… il avait vécu avec Laura, la petite pour laquelle se bagarraient tous les dragueurs, brièvement avec Nora, puis il s'était marié, à l'étonnement de tous, avec Salomé, une vierge sèche, à laquelle il avait vite collé deux myopes dodus, il l'avait abandonnée ensuite pour une jeune femme ingénieur, joueuse de hand-ball, belle, massive, lascive, et puis après, on ne sait plus… Fănică, le vaniteux, le travailleur, l'efficace. Il a dû réussir, qui sait, à tirer profit de ses qualités. Oui, ils ne s'étaient plus revus depuis leur jeunesse. Elle se souvint de Gafton et du docteur, de Tolia le lunatique, de tous les rêves anciens.

– Tu n'as pas changé, dit-il sans entrain. Tu lis, tu lis toujours ? C'est signe que l'on n'est pas heureux, la lecture, non ?

Irina déposa la brochure qu'elle tenait à la main, se laissa examiner, l'examina à son tour, avec attention.

– Toi, tu as dépassé ce stade-là ?

– Pas vraiment, pas vraiment ! Mais je m'en tiens aux classiques. Ces nouveaux, là, je ne les comprends pas. La vie est plus simple. Bien plus simple… elle exige et elle donne. Un code limpide.

– Et elle t'a donné ? Tu as l'air satisfait.

– Tu vois, tout de suite les grands mots ! Voilà l'effet des lectures… Qu'est-ce que cela veut dire satisfait, insatisfait ? Nous sommes tout de même des intellectuels, non ? Tu voudrais que je me plaigne d'avoir un ulcère ou bien de ne pas trouver de viande ou de fromage, ou d'aiguilles à coudre ? Ou bien d'avoir vécu, moi aussi, comme tout le monde dans un appartement sans chauffage cet hiver ? Citrons, papier toilette, autobus bondés : c'est de ça que tu voudrais parler, de ça ? Non, vraiment, non. Sache que je ne descends pas aussi bas ! Tu vois, les intellectuels n'ont pas encore compris que…

Irina sourit, Fănică avait oublié qu'il venait de parler au nom de cette infâme catégorie, mais elle n'avait pas envie de l'interrompre.

– Une contradiction ? Tu veux dire que je me contredis déjà, trop vite ? Non, il n'y a aucune contradiction, je te dis. La population instruite a augmenté chez nous, formidablement. Les paysans et les ouvriers ont changé, grâce aux machines. Et les intellectuels, réfléchis un peu, qui sont, en fait, aujourd'hui ces intellectuels ? Des médecins, des ingénieurs, des avocats, des professeurs, des hommes politiques. Oui, oui, ne ris pas, les hommes politiques font partie, eux aussi, de cette catégorie… Voilà les intellectuels ! Pas ceux qui passent leur temps en parlottes dans les cafés. Une classe nouvelle, importante, qui règle les activités sociales. Si bien que… que te dire ? Je fais des travaux intéressants, mon ménage marche bien, quoi d'autre… des jérémiades ?

Fănică s'était beaucoup rapproché de son interlocutrice, pour être plus convaincant.

– J'ai aussi voyagé. Pas mal. Depuis cinq ans environ, ils se sont mis à m'envoyer un peu partout. J'ai aussi vu les autres, de l'autre côté… Bien sûr, ils ont à manger, des voitures et des contraceptifs. Mais ils ne sont pas plus heureux, tu sais ! Je le plains, leur bonheur, crois-moi ! Chez nous, il y a de la décence, tu sais. La décence, bon sang, c'est une vertu inestimable ! Non,

je ne dis pas que chez nous c'est le paradis, je sais ce qui te fait sourire. Mais il y a de la décence, ma chère. De la décence ! Ce qui ne se fait pas, ne se fait pas. La vie est courte. Regarde, on en a peut-être pour dix ans encore à faire des étincelles et pfuit ! Plus rien.

Irina le regardait, captivée. Elle le regardait avec de grands yeux de veau, limpides.

– Moroses… hum, oui. Ils sont tous moroses, regarde-les ! Le camarade Ştefan Olaru désignait les gens devant l'éventaire de livres, la rue, le monde, l'univers. Mais oui, toi aussi… tu es morose ! Pourquoi ? Tu crois à la postérité ? Et tu crois que la postérité dépend de la pureté de la conscience ? Ici et maintenant ! C'est le seul code valable, mets-toi bien ça dans la tête !

Irina jeta un coup d'œil à sa montre, ah ! elle avait oublié, elle n'avait pas de montre.

Elle sourit et battit rapidement des paupières, revigorée. Elle ne craignait plus les questions du camarade Fănică. « Mon ménage marche bien ! Les intellectuels, les hommes politiques. Elle exige et elle donne, ici et maintenant, pfuit, adieu la postérité… » Si c'est sa tasse de thé, au père Fănică… Son code n'était pas nouveau et il n'était pas le seul à l'invoquer.

Mais monsieur Ştefan Olaru découvrit soudain qu'il était pressé. Il consulta sa montre, il avait un tas de choses à faire, et il avait aussi une montre. Il se balança un moment encore d'une jambe sur l'autre.

– Alors, moi, tu penses que je me suis commis avec les parvenus ?

Fallait-il répondre ou non, qui sait.

– C'est plus intéressant, crois-moi. Je n'aime pas les losers, les déclassés. C'est bien plus intéressant du côté de la hiérarchie ! Et pas seulement plus utile, plus intéressant, crois-moi.

Irina se replongea dans le flot de la rue. Des vieux avec des cabas, des collégiens en ciré, des agents avec ou sans uniforme, des ménagères courant d'un magasin à l'autre, d'une queue à

l'autre, des gamins tapis dans des passages, l'air brûlant et poussiéreux de la cavalcade journalière. Des bulldozers, des grues, des excavatrices, la ville assiégée par les chenilles, les coups, le fracas des démolitions. Épaisse fumée, nuages noirs des goudronneuses, vagues de poussière grise des bennes basculantes déversant du ciment, du béton, des préfabriqués, des tuyaux, des planchers, pour les chantiers du bonheur collectif.

Irina s'égara parmi les immeubles du quartier, dans ces nuées de fumée et d'odeurs. Devant un bâtiment de briques une inscription la frappa. Oui, c'est ici qu'elle voulait venir. Devant cette porte, devant cette inscription. Elle la lut et la relut sur le rectangle de métal doré : CLINIQUE VÉTÉRINAIRE. Elle colla ses paumes contre le mur frais, ferma les yeux.

Puis elle les rouvrit, vit la porte grande ouverte, entra. Personne. Elle avança dans le couloir. Arrivée au bout, elle fit demi-tour. Elle appuya sur la première poignée, à droite, et pénétra dans une longue salle. De grandes cages, sur deux rangées. Des chiens… elle eut le temps de voir un setter, couché en boule, mélancolique, le bout du museau couvert d'un eczéma rouge, purulent. Elle retourna vers la porte, tomba sur la femme de ménage. Une boulotte en blouse blanche et savates, les mains sur les hanches.

– Vous venez voir un patient ?

Quelle drôle de formule… et elle n'avait l'air ni ironique ni hostile. Une femme âgée. De grands yeux noirs, des cheveux blancs, ondulés.

– Non… je… c'était juste pour… Irina essayait de sourire, en reculant d'un pas.

– Le docteur Pompiliu est absent, il est à un congrès. Il rentrera vendredi. Si vous avez rendez-vous pour…

– Non, je voulais seulement…

– Venez, s'il vous plaît, allons dans le cabinet, décida la vieille femme en prenant les devants.

Elle se balançait en marchant comme si elle boitait.

Elle entra dans la troisième pièce. La visiteuse lut sur la porte : Prof. agrégé, Dr Veta Apostolescu. La femme passa derrière le bureau, sur lequel se trouvait une paire de lunettes. Elle se pencha, les chaussa. Donc, ce n'était pas une femme de ménage, mais… une savante ! Elle lui fit signe d'entrer.

– Vous avez un problème ?

Qu'aurait-elle bien pu demander ? Poser des questions sur les amis handicapés d'un homme handicapé, muet, sourd, sourd-muet ?

– Comme c'est calme par ici ! Ces chiens sont sages comme des images, sont-ils muets ?

– Non… abrutis. Les médicaments. Ils sont affaiblis. Ils souffrent. Nos murs sont épais, on n'entend pas les aboiements. Sinon, ce serait…

– Ça existe, des chiens muets ?

La savante rajusta ses lunettes. Elle scruta, méfiante, cette intruse en veine de papotages.

– En quoi cela vous intéresse-t-il ?

Irina, confuse, tardait à répondre et c'est précisément cette hésitation qui la sauva. Madame le docteur se fit pleine de sollicitude, prête à offrir son aide, si…

– Dites, dites-moi… Dites ce qui est arrivé.

– Eh bien, je travaille… comment dirais-je… je travaille chez les handicapés, à l'Association, mais non, ça, en fait, ce n'est pas important. Eh bien, comment vous dire… une amie. Il s'agit d'une amie, en fait. Elle a, ou elle en avait un spécimen. Peut-être de naissance, ou bien quelque chose était arrivé…

– Un chien muet, dites-vous ?

– Eh bien, apparemment, moi, je crois que… ou alors elle se trompait, peut-être, que sais-je. Est-ce possible ?

Madame le docteur, professeur agrégé, la regarda longuement. Comme si elle n'avait pas envie de répondre, tant la pause se prolongeait.

– Il en existe de ce genre. En Australie.

Irina se taisait. La vieille vétérinaire se taisait. On n'entendait pas les chiens, engourdis par les médicaments, et le bâtiment avait des murs épais.

– Le dingo, reprit la savante.

Une autre longue pause jusqu'à ce que l'apostolique vétérinaire apostolescu lui offre un bref cours de vulgarisation. Comme si elle récitait un texte, dégoûtée, elle, la diva Veta. Veta ! quelle idée !… « Un chien muet, mais qui entend très bien. À l'origine, un chien ordinaire, domestique. Dans les grandes étendues australiennes, il est retourné à l'état sauvage et s'est rapidement multiplié. Une bête féroce. Une créature du désert. Il n'aboie pas, il guette sa proie sans faire de bruit, parfaitement silencieux… »

Veta surveillait son auditoire avec méfiance et sévérité, nullement convaincue de la nécessité de se fatiguer, et pourtant elle semblait incapable de résister au plaisir d'instruire.

– Une férocité qu'on ne trouve même pas chez les loups. Il tue même quand il n'a pas faim. Deux chiens sont capables de tuer mille moutons en une nuit. Mille !… Sans bruit, sans voix. Il n'aboie pas. Il guette. Il attaque. Il tue sans bruit. Il souffre en silence et meurt en silence.

Des cas de mutisme, chez les chiens, comme ça, à cause d'un environnement particulier, hostile ? Il pourrait arriver à l'ami de l'homme ce qui… le petit chien de son amie pourrait-il avoir une maladie qui… mais Irina ne voulait plus multiplier les artifices, d'autant que Veta continuait calmement son cours.

– Des recherches sur le chien dingo sont en cours. Dans des réserves spéciales. Retiré de son milieu et placé dès la naissance dans d'autres conditions, il se développe normalement, sans tendances meurtrières. Normalement, d'une certaine manière… En réalité, il devient un chien d'une extrême humilité. Oui, on peut les apprivoiser. En les soustrayant à la vie sauvage. Ils font preuve d'une douceur muette, humble. Bouleversante…

Oui, oui, balbutia la visiteuse, ouioui, en effet, elle hocha la